

# LES VALETS 1 DE GASCOGNE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

M. PHILIPPE GILLE

MUSIQUE DE M. ALFRED DUFRESNE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-LYRIQUE,  
le 2 juin 1860.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

## Distribution de la pièce

---

LE MARQUIS DE BASSEGOULAINÉ....	MM. GIRARDOT.
LE MARQUIS DE PANILLAC .....	WARTEL.
BLONDEL, maître à chanter.....	POTEL.
BLANCHE, nièce de Bassegoulainé.....	Mlle A. FAIVRE.

---

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur général  
au Théâtre-Lyrique.

# LES VALETS DE GASCOGNE

---

L'action se passe en Gascogne, sous Louis XVI, dans le vieux château du marquis de Bassegoulaine. — Porte et fenêtre au fond; portes latérales; vieux portraits, fauteuils.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BASSEGOULAIN, BLANCHE.

BASSEGOULAIN. Il tient une épée à la main et s'exerce à l'escrime.

Une! deux! Regardez bien cette épée, mademoiselle Blanche, ma nièce, c'est celle des Bassegoulaine mes ancêtres; c'est avec elle qu'ils eussent remporté maintes victoires, s'ils n'eussent pour la plupart été hommes de robe... Quant à moi, je me suis instruit dans l'art terrible de manier les armes, et j'y suis devenu d'une si terrible force, qu'on me regarde de travers! qu'on ne me regarde pas, même! (Se fendant.) Une... deux... c'est une affaire faite; je ne manque pas un coup : aussi on ne m'a jamais cherché querelle, et on a bien fait. (Il accroche son épée à la muraille.)

BLANCHE.

Oh! oui, mon oncle. (Soupirant.) Ah!

BASSEGOULAIN.

Vous avez dit : Ah?

BLANCHE.

Non, mon oncle.

BASSEGOULAIN.

Vous avez dit : Ah! Est-ce que vous regretteriez votre pension, par hasard?

BLANCHE.

Mais non, mon oncle!

BASSEGOULAIN.

Bien, ma nièce, et écoutez ce que je vais vous dire. Je jurai à votre noble père, mon frère, lorsqu'il périt sur le champ de bataille, où je me trouvais par des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, je lui jurai, disais-je, de faire élever dignement son enfant, en un mot, d'en faire un homme.

Comme cet enfant, c'était vous, je renonçai à ce projet et je me contentai de vous mettre en pension.

BLANCHE.

Oui, à Paris, où j'aurais voulu rester toujours. Mais vous avez décidé que l'héritière du nom des Bassegoulaine se devait au monde, et qu'il me fallait revenir ici pour épouser le marquis de Panillac ; tandis qu'au contraire... (Soupirant.) Ah ! (Silence.)

BASSEGOULAIN, à part.

Elle n'a pas la moindre conversation. (Haut.) Ce magnifique château vous a-t-il produit quelque impression, ma nièce ?

BLANCHE.

Il m'a paru petit et bien vieux.

BASSEGOULAIN.

Vous êtes une sotte, et je suis sûr que vous ne l'avez pas regardé.

BLANCHE.

Je suis arrivée hier... il était nuit.

BASSEGOULAIN, ouvrant une porte.

Vous voyez cette salle, c'est une des salles à manger.

BLANCHE.

Et le déjeuner tout servi.

BASSEGOULAIN.

C'est le souper du soir.

BLANCHE.

Mais, mon oncle, nous n'avons pas encore déjeuné!..

BASSEGOULAIN.

Il n'importe... (Montrant une porte.) Voici la grande salle de réception... (il arrête Blanche qui se dirige vers cette porte.) Inutile de la visiter, on en répare les cheminées, hautes de seize coudées... Ici la salle de mes gardes... (Même jeu.) On la répare aujourd'hui, les gardes l'avaient dégradée.

BLANCHE.

Mais, les gardes ?

BASSEGOULAIN.

Je les ai dégradés moi-même et renvoyés dans leurs familles... Quant à mes domestiques, vous les trouverez peu nombreux, mais bien stylés et pleins de zèle, Jean surtout, le drôle ! Je crois qu'il me vole un peu ; mais, bah ! je le tiens de mon père, il est de mon âge et je le garde.

BLANCHE.

Vous faites bien... ce pauvre vieux...

BASSEGOULAIN.

Pas si vieux, il a tout au plus mon âge. Bref, vous devez être heureuse ici.

BLANCHE.

Mais je le suis...

BASSEGOULAINE.

Je le crois bien : vous habitez le château de Bassegoulaine, un des plus beaux de toute la Gascogne.

BLANCHE.

Et déjeuner, mon oncle ?

BASSEGOULAINE, à part.

Déjeuner ! (Haut, avec embarras.) Ah ! déjeuner, ma nièce ?.. Vous voyez que je me porte bien, n'est-ce pas ? Eh bien, je le dois au régime que je mène depuis ma naissance... Nous soupons fort bien dans notre famille, comme cette table doit vous l'avoir fait supposer ; mais, et c'est en quoi nous différons des roturiers de cette contrée, nous déjeunons peu... quelques noix... de l'eau pure comme le cristal ! Voilà pour le premier repas, et si vous voulez...

BLANCHE.

Non, merci mon oncle, je n'ai pas faim !

BASSEGOULAINE, à part.

Changeons de sujet de conversation... (Haut.) Voici votre clavecin... êtes-vous forte musicienne ?

BLANCHE.

J'espère que vous serez content de moi, mon oncle... J'avais un si bon maître, M. Blondel ! Il venait trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le samedi, comme aujourd'hui... et je suis certaine qu'il m'attend là-bas pour ma leçon... mais il ne m'y trouvera plus... Oh ! c'était un bien bon maître, mon oncle, bien dévoué ; il me donnait toujours plus que mon heure... il aurait voulu m'apprendre tout ce qu'il savait !.. Mais je n'ai seulement pas pu retenir, avant de venir, la fin de ma romance... Oh ! je l'aime bien.

BASSEGOULAINE.

Hein ?

BLANCHE, vivement.

La musique.

BASSEGOULAINE.

Cela tombe à merveille... j'aime les romances ; voyons la vôtre, et attention à la mesure, car je suis une fine oreille !

TRIO.

BLANCHE.

Il est parti, malheureuse Sylvie !

Parti depuis un mois entier !

Le premier jour de bonheur de ta vie

Devait-il donc en être le dernier ?

J'oublierai tout jusqu'à sa voix si tendre ;

D'autres bergers m'ont trouvé des attrails.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BLONDEL.

BLONDEL, entrant et continuant.

Belle Sylvie, il faut au moins l'entendre,  
Et vous pourrez le condamner après.

ENSEMBLE.

BASSEGOULAIN.

Quel est donc ce personnage  
Qui s'installe sans façon,  
Sans que personne l'engage,  
A nous chanter sa chanson?

BLANCHE.

N'est-ce pas un doux mirage ?  
Il arrive sans façon,  
Comme à Paris c'est l'usage,  
A l'heure de ma leçon.

BLONDEL.

J'arrive, selon l'usage,  
Au bruit de votre chanson.  
Mon élève, soyez sage,  
C'est l'heure de la leçon.

(Au marquis qui l'examine.)

Je devine Monsieur : vous désirez connaître  
Et mon nom et mon rang, c'est simple et naturel ..  
De clavecin, de chant, le destin m'a fait maître :  
Vingt-cinq ans, du talent, on me nomme Blondel.

BASSEGOULAIN.

Que voulez-vous, en ma demeure,  
Prenant vos aises sans façon ?

BLONDEL.

Je viens, Monsieur, car voici l'heure,  
L'heure où je donne ma leçon.

BLANCHE, bas, à Blondel.

Ah! Monsieur, pour m'avoir suivie,  
Je devrais vous punir.

BLONDEL.

Le temps presse, il faut en finir :  
Reprenons la chanson de la tendre Sylvie.

Mais, avant de la répéter,

Ecoutez bien comme on doit la chanter :  
Il est parti, malheureuse Sylvie!

Parti depuis un mois entier!

Le premier jour de bonheur de ta vie

Devait-il donc en être le dernier?

J'oublierai tout, jusqu'à sa voix si tendre;

D'autres bergers m'ont trouvé des attraits.

Belle Sylvie, il faut au moins l'entendre,  
Et vous pourrez le condamner après.

BLANCHE.

Belle Sylvie, il faut au moins l'entendre,  
Et vous pourrez le condamner après.

BASSEGOULAINÉ.

La romance est assez jolie,  
Et ma nièce a fait des progrès ;  
Mais, finissons, je vous en prie...  
Me direz-vous, monsieur Blondel,  
Qui vous amène en mon castel ?

ENSEMBLE.

BLONDEL.

J'arrive, selon l'usage,  
A l'heure de ma leçon.  
Mon élève est douce et sage,  
Et sait déjà sa chanson.

BASSEGOULAINÉ.

Quel singulier personnage  
Qui s'installe sans façon,  
Sans que personne l'engage,  
A nous chanter sa chanson !

BLANCHE.

Ce n'est pas un doux mirage,  
Il arrive sans façon,  
Comme à Paris c'est l'usage,  
A l'heure de ma leçon.

BASSEGOULAINÉ.

C'est assez plaisanter, Monsieur ; sachez que vous parlez au  
marquis de Bassegoulainé lui-même, et dites-moi de quel  
droit...

BLONDEL.

Je vous l'ai dit, monsieur le marquis, je suis le maître à  
chanter de mademoiselle Blanche, votre nièce. C'est le jour et  
l'heure de ma leçon, et, comme je suis payé d'avance, je  
tiens à gagner loyalement l'argent que j'ai reçu, et je com-  
mence... (Il va pour s'asseoir au clavecin).

BASSEGOULAINÉ.

C'est assez, Monsieur... je lève la leçon.

BLONDEL.

Mais, Monsieur !

BLANCHE.

Mais, mon oncle !...

BASSEGOULAINÉ.

Je vous trouve trop zélée, Mademoiselle ; et vous, Monsieur,  
je vous trouve trop... ou pas assez... plutôt trop...

BLONDEL.

C'est aller un peu loin, monsieur le marquis, je suis seulement un maître consciencieux ; j'espère que le talent de Mademoiselle me fera honneur, et c'est pour cela que...

BASSEGOULAIN.

Que vous avez fait cent quatre-vingt-sept lieues ? Oh ! que nenni ! Monsieur... Tenez, je suis assez fin, moi, et voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes venu ?

BLONDEL.

Non, Monsieur.

BASSEGOULAIN.

Soit, je vais vous le dire.

BLANCHE, à part.

Ah ! mon Dieu ! il sait tout !

BASSEGOULAIN.

Votre leçon n'est qu'un prétexte, votre cœur roturier n'a pas été insensible aux charmes de votre écolière, et vous avez osé lever les yeux sur une Bassegoulaine ; avouez-le, Monsieur, avouez-le.

BLONDEL, indigné.

Avouer que... Eh bien ! c'est vrai, cette leçon n'est qu'un prétexte ; comme vous l'avez deviné, j'aime mademoiselle Blanche, et je viens vous demander sa main.

BLANCHE.

Il demande ma main, mon oncle, vous l'entendez ?

BASSEGOULAIN.

Quelle audace !... un maître à chanter sans naissance, sans fortune, demander la main d'une de Bassegoulaine !...

BLONDEL.

Mais, monsieur le marquis, je suis maître de chapelle, et j'ai quelque fortune.

BASSEGOULAIN.

De l'or... qu'est-ce que ça me fait, j'en ai plein mon coffrefort.

BLANCHE, à part.

Qui est en réparations.

BLONDEL.

Et puis cette leçon m'est payée d'avance ; par délicatesse...

BASSEGOULAIN.

Le marquis de Bassegoulaine comprend toutes les délicatesses du cœur, Monsieur, et, si cet argent vous pèse, donnez-le-moi, ce sera pour les pauvres ; si tant est qu'il puisse y avoir des pauvres sur mes domaines. — Apprenez au surplus que ma nièce est promise au riche marquis de Panillac, et que le contrat se signe ce soir.

BLONDEL, à part.

Panillac !.. Mais il me semble qu'un voyageur de ce nom est descendu à mon hôtellerie...



BASSEGOULAINE.

Je ne vous retiens pas, Monsieur...

BLONDEL.

Est-il possible! la perdre! (il va vers Blanche.) Mademoiselle Blanche!

BASSEGOULAINE, s'interposant.

Est-ce que vous ne m'avez pas compris?

BLANCHE, pleurant.

Adieu, monsieur Blondel, mon maître!

BLONDEL.

Adieu, mademoiselle Blanche, ma... gloire!

BLANCHE.

C'est affreux!

BASSEGOULAINE.

Par ici, Monsieur... (A Blanche.) et vous par là. (Tous deux sortent.)

## SCÈNE III.

BASSEGOULAINE, seul.

Un maître à chanter! Ces petites gens ne doutent vraiment de rien!... Sept heures et demie, ah! mon Dieu! et M. de Panillac arrive à huit heures! (S'habillant en domestique.) Je n'ai que le temps... si on se doutait... mon Dieu!... Je suis seul, c'est l'instant. (Il sort et revient en rapportant un habit.) Comme on rirait dans le pays, si jamais on pénétrait le profond mystère dont je m'environne! (Il met son habit.) M. de Panillac, le riche M. de Panillac, que je n'ai jamais vu, mais dont la fortune est connue, va épouser ma nièce, à moi, de Bassegoulaine, qui (personne ne m'entend), qui n'ai pas un sou... qui ai dépensé mon dernier louis pour le souper de ce soir; car, entre nous, ma salle des gardes., ma salle de réception, mes cheminées de seize coudées... (Il rit.) Eh bien, non!... je n'ai rien de tout cela, et mes gens, ce vieux serviteur qui me vole!...

COUPLETS.

I.

Connaissez-vous mon domestique?  
 Il est toujours d'égale humeur,  
 Il sait obéir sans réplique;  
 Jean est un maître serviteur.  
 Jamais il ne boit, ne s'enivre;  
 Quand je souffre, il se trouve mal:  
 Il ne pourra pas me survivre,  
 Aussi, je le traite en égal.  
 Sous les verrous,  
 Je le cache à tous;  
 Gardons le secret  
 Sur un tel valet.

## II.

Dans notre famille on est sage :  
 Aussi, passant des mots aux faits,  
 J'ai mis en pratique l'adage  
 Que les maîtres font les valets !  
 S'il m'est aussi cher, si je l'aime,  
 Il ne faut pas trop m'en louer ;  
 Mon Jean, c'est un autre moi-même,  
 Et je dois bien vous l'avouer :

C'est que, ma foi !  
 Maître Jean, c'est moi.  
 Soyons bien discret  
 Sur un tel secret.

Ma foi ! oui, Jean, c'est moi, et l'on ne saurait s'imaginer la considération que, sous cet habit de domestique, je gagne à mon habit de marquis ; dépêchons-nous... (Il balaye.) Je crains toujours que mon air distingué ne me trahisse... Quelqu'un !... Ce n'est qu'un domestique, affectons les manières d'un homme de très-basse condition. (Il balaye.)

## SCÈNE IV.

BASSEGOULAINE, PANILLAC, en domestique.

PANILLAC, à part.

C'est bien ici, je ne me suis pas trompé... il me semblait seulement que le château devait être plus grand... (Voyant Bassegoulaine.) Un domestique !... belle livrée.

BASSEGOULAINE, toujours balayant.

Vous demandez quelqu'un ?

PANILLAC, à part.

C'est à moi qu'il parle ?... Bravo !... lui aussi me prend pour son pareil, pour un domestique, c'est délicieux !

BASSEGOULAINE.

Ah ça !... mais il ne répond pas. (Il balaye vivement.)

PANILLAC, à part.

C'est à n'y pas croire ! moi, sous ce costume !.. moi !... Mais il est si difficile aujourd'hui de trouver des gens assez honnêtes pour les appeler aux fonctions de domestique, que, ma foi ! tout marquis de Panillac que je suis, à l'insu de tout le monde, depuis dix ans, j'endosse ce habit et me rends à moi-même de ces bons services qu'un bon maître doit attendre d'un bon valet.

BASSEGOULAINE, piqué.

Ah ça ! monsieur le domestique...

PANILLAC, piqué.

Eh bien ! monsieur le valet ?

DUO.

BASSEGOULAINE, fièrement.

Au château de Bassegoulaine,

Mou cher ami, que voulez-vous?

PANILLAC.

Allons, rustre à mine hautaine,  
Quittez ces façons avec nous!

BASSEGOULAINÉ.

Il a dit rustre?..

PANILLAC.

Il a dit cher?..

BASSEGOULAINÉ.

Soyez plus doux...

PANILLAC.

Soyez moins fier.

ENSEMBLE.

Je devrais, pour son insolence,  
Rosser un pareil animal!  
Sans réfléchir à ma naissance,  
Il m'aura pris pour son égal.

BASSEGOULAINÉ, à part.

Sous ces ridicules habits,  
Il a cru voir mon domestique.

PANILLAC, à part.

C'est clair, ai-je l'air d'un marquis?  
Il a raison; c'est sans réplique.  
Qui reconnaîtrait Panillac,  
Le cousin de monsieur de Crac?

Sachons nous taire,  
C'est un mystère.

(A Bassegoulainé.)

Oublions tout, voici ma main;  
Faisons la paix à l'instant même.

BASSEGOULAINÉ, à part.

Il ne voit pas mon stratagème.

(Haut.)

Voici la mienne et mon refrain.

ENSEMBLE.

Il faut, c'est plus sage,  
Tous deux réunis,  
Oublier l'orage,  
Être bons amis.  
C'est entendu,  
C'est convenu.

BASSEGOULAINÉ, à part.

Maintenant que la paix est faite,  
Il faut songer à ma toilette,  
Et chasser ce maudit valet.

PANILLAC, à part.

Dissimulons notre colère,  
Et prenons le ton, la manière  
De ce lourdaud de valet.]

BASSEGOULAINÉ.

Comment vous nomme-t-on ?

PANILLAC, hésitant.

François !

BASSEGOULAINÉ.

Cher François, la belle journée !

PANILLAC.

Oui, superbe à ce que je vois.

J'ai couru cette matinée,

Pour deux jours, au moins, c'est bien sûr...

(Il s'assied.)

BASSEGOULAINÉ, à part.

Je crois qu'il fait la sourde oreille.

(Haut, avec intention.)

Le temps est clair, le ciel est pur...

PANILLAC, s'étendant.

Ah ! je me repose à merveille !

BASSEGOULAINÉ, à part.

Soyons plus clair, il entendra,

Nous verrons bien s'il partira.

(Prenant un plumeau.)

Pardon, de grâce !

Cher monsieur François ;

Mais, à cette place,

De mes yeux je vois

Un peu de poussière,

Qu'en fille sans soin,

Notre ménagère

Laissa ce matin.

(Il commence à épousseter le fauteuil sur lequel Panillac est assis.)

PANILLAC, se levant.

Pour l'enlever vous pourriez bien attendre.

BASSEGOULAINÉ.

Enfin, monsieur François a fini par comprendre.

(Panillac va s'asseoir de l'autre côté.)

BASSEGOULAINÉ.

Pardon, de grâce !

Cher monsieur François ;

Mais, à cette place,

De mes yeux je vois

Un peu de poussière,

Qu'en fille sans soin,

Notre ménagère

Laissa ce matin.

(Il passe son plumeau sur la figure de Panillac.)

PANILLAC.

Ah ! c'en est trop, crains ma colère !

BASSEGOULAINÉ.

N'avancez pas, je vous tuerais,

Je vous briserais

Comme verre.

ENSEMBLE.

Ah! sur ma foi,  
C'est-trop d'audace!  
Et je me lasse,  
Prends garde à toi!

(Ils s'avancent pour se battre, reculent, sourient, se toisent la main  
et reprennent ensemble.)

Il faut, c'est plus sage,  
Tous deux réunis,  
Oublier l'orage,  
Être bons amis.  
C'est entendu,  
C'est convenu!

BASSEGOULAINE.

Vous disiez donc que vous veniez au château de Bassegoulaine ?

PANILLAC.

Annoncer la visite de très-haut et très-puissant seigneur de Panillac...

BASSEGOULAINE.

Mon futur neveu?

PANILLAC.

Oui, le futur neveu de votre maître... (A part.) S'il se doutait que c'est moi !.. (Haut.) Il a du bonheur, M. de Bassegoulaine, de s'allier aux opulents de Panillac.

BASSEGOULAINE.

Ma foi ! il le mérite bien... qualités du cœur, qualités de l'esprit, il a tout.

PANILLAC, à part.

Hein!... un domestique qui dit du bien de son maître ! (Haut.) Il vous donne donc de bien bons gages, l'ami ?

BASSEGOULAINE, à part.

Je crois que, pour la vraisemblance, je ne ferais pas mal de me maltraiter un peu. (Haut.) De bons gages?... il est un peu économe, le cher homme...

PANILLAC.

C'est donc un ladre, votre Bassegoulaine ?

BASSEGOULAINE, piqué.

Ah ! mais... permettez!...

PANILLAC.

Ce n'est pas comme mon cher maître...

BASSEGOULAINE, à part.

Hein!... lui aussi?...

PANILLAC, à part.

Au fait, je suis invraisemblable. (Haut.) Ce n'est pas qu'il soit parfait... il a aussi ses jours de parcimonie...

BASSEGOULAINE.

C'est donc un cancre, votre Panillac?...

PANILLAC, furieux.

Ah! mais!...

BASSEGOULAINÉ.

Je tolérerais chez moi une pareille valetaille!

PANILLAC.

Valetaille!

BASSEGOULAINÉ.

Eh bien!... quand on n'est pas content, on sort...

PANILLAC.

Vous me dites de sortir, c'est presque me renvoyer, et je ne sais pas si je dois me contenir...

BASSEGOULAINÉ.

Ne vous contenez pas.

PANILLAC.

Je ne sais pas si je dois...

BASSEGOULAINÉ.

Ah ça! mais, vous ne savez donc rien?

PANILLAC.

Ah! ah! (il lui frappe sur l'épaule.)

BASSEGOULAINÉ.

Ah! ah! mon épaule!... (Ils sont près d'en venir aux mains.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, entrant.

Quels sont ces cris?

BASSEGOULAINÉ, à part.

Ma nièce!.. Quelle ne me reconnaisse pas sous ce costume!  
(il se cache la figure.)

PANILLAC, même jeu.

La jeune baronne!.. Évitions qu'elle ne me prenne dans un instant pour le frère de mon valet de pied.

BLANCHE, à Bassegoulainé.

Approchez...

BASSEGOULAINÉ.

Comme elle m'examine!

BLANCHE.

Où est M. le marquis? Je ne puis le retrouver.

BASSEGOULAINÉ.

Je le crois bien...

BLANCHE.

Eh bien, répondez-vous? Où est-il?... (A Panillac.) Et vous, approchez donc!.. (Panillac recule.) Quels singuliers domestiques!... (A Bassegoulainé.) Comment vous appelle-t-on?

BASSEGOULAINÉ.

Jean...

BLANCHE.

Jean... Ah! oui.. c'est vous qui volez mon oncle. Je vois

bien que cela est vrai, la honte vous fait détourner la tête...

BASSEGOULAINE, se retournant.

Moi?...

BLANCHE.

Oh! comme il ressemble à mon oncle!.. Sans doute l'habitude de le servir...

PANILLAC, à part.

Il est temps de partir pour revenir au plus vite! (Haut.) Mademoiselle, je suis François, le valet de confiance... du noble seigneur de Panillac... je venais l'annoncer, et...

BLANCHE.

Restez...

PANILLAC.

Mais, pourtant.

BLANCHE.

Il suffit... (A part.) Ah! M. de Panillac, vous croyez que vous n'aurez qu'à vous présenter pour m'épouser?... Je vais vous écrire moi-même pour que vous sachiez bien à quoi vous en tenir.

BASSEGOULAINE, cherchant à s'échapper.

Si pendant qu'on ne me voit pas, je pouvais?..

PANILLAC, même jeu.

S'il m'était possible de gagner la porte? (Ils se rencontrent.)

BASSEGOULAINE ET PANILLAC.

Ah mais!... ah mais! (Ils se montrent le poing.)

BLANCHE.

Quelle maison!

BASSEGOULAINE.

Ciel! huit heures!

BLANCHE.

Écoutez, Jean!

BASSEGOULAINE.

Elle veut que j'écoute quand l'autre... Jamais! (Il se sauve.)

## SCÈNE VI.

PANILLAC, BLANCHE.

BLANCHE.

Quel domestique mal dressé!... François! je vous ordonne de rester... Vous allez porter cette lettre au marquis de Panillac.

PANILLAC.

Mais il est huit heures, Mademoiselle!.. Mon maître m'attend à l'hôtel pour mettre son habit marron.

BLANCHE.

Peu m'importe l'habit marron de M. de Panillac... il saura bien le mettre tout seul, et, justement, tenez, le voici qui arrive.

PANILLAC.

M. de Panillac?... c'est impossible!...

BLANCHE.

Et je vais bien le recevoir...

PANILLAC, à part.

Est-ce que ma fiancée aurait la tête un peu dérangée?... Personne ne peut être plus certain que moi...

## SCÈNE VII.

LLS MÊMES, BLONDEL, en marquis de Panillac.

PANILLAC, voyant Blondel, avec étonnement.

Ah! bah!... (Blondel s'avance et salue Blanche très-profondément.)

BLANCHE, le saluant très-légalement.

Il est affreux! C'est bien comme cela que je me le figurais... Tant mieux! je lui dirai ce que je voulais lui écrire. Monsieur le marquis de Panillac...

PANILLAC.

Mademoiselle?... (Blondel le repousse et vient saluer de nouveau très-profondément Blanche.)

PANILLAC.

Je vais bien savoir à quoi m'en tenir sur cette plaisanterie que je trouve un peu agaçante.

BLANCHE.

Veuillez vous asseoir, monsieur le marquis... (Blondel s'assied devant Blanche.) Monsieur le marquis, mon oncle m'affirme que vous voulez m'épouser; je ne puis croire à cette folie de votre part, et je vous déclare que... (Blondel ouvre la bouche comme pour parler et tousse.)

BLANCHE.

François, apportez un verre d'eau à votre maître.

PANILLAC.

Moi, Mademoiselle... plutôt la mort.

BLONDEL.

Maroufle, prends cette canne.

PANILLAC.

Prendre votre canne?

BLONDEL.

Et mon chapeau.

BLANCHE, à part.

Cette voix... Ah! mon Dieu... si c'était!...

PANILLAC, bas à Blondel.

Certes, je veux bien prendre votre chapeau qui est le mien pour m'en coiffer par mépris, devant vous... Certes... je veux bien prendre votre canne qui m'appartient, mais pour la casser sur votre dos qui vous appartient, lui.



BLANCHE; elle regarde attentivement Blondel, qui d'un geste lui recommande le silence.

C'est lui... c'est Blondel... quelle audace! Ah! j'ai peur qu'il ne soit reconnu.

BLONDEL.

François... je vous chasse si vous continuez... Ne reconnaissez-vous pas votre maître, le marquis de Panillac?

PANILLAC.

Vous?... Mais moi?...

BLONDEL.

Tu es mon domestique, comme l'indique ta livrée...

PANILLAC.

Moi?... moi?... moi?...

BLONDEL.

Toi, toi, toi! (Bas.) Je suis le marquis de Panillac... tu sais bien, ce gentilhomme ruiné et imposteur qui ne serait pas fâché de toucher la dot de mademoiselle Blanche; qui juge à propos de s'habiller en domestique pour faire croire qu'il en a un; qui descend comme bien d'autres à l'hôtellerie du *Cheval Blanc*... et qui y laisse imprudemment son unique habit à la portée de tout le monde.

PANILLAC.

Assez!... Mais qui êtes-vous, enfin?

BLONDEL.

Je suis le marquis de Panillac, et vous êtes mon domestique...

PANILLAC.

Quelle situation!... C'est bien, je me tairai... (A part.) mais pour méditer une vengeance éclatante.

BLANCHE.

Eh bien! monsieur de Panillac?...

BLONDEL, à Panillac.

Je veux bien te pardonner, mon vieux François; mais à la condition que tu ne boiras plus.

PANILLAC.

C'est trop fort!

BLANCHE.

Quel bon maître vous avez là, François!... Monsieur le marquis de Panillac, je cours prévenir mon oncle de votre arrivée... Justement le voici.

PANILLAC.

Je crois que cela sera terrible avant un quart d'heure.

BLONDEL.

Annonce-moi.....

PANILLAC.

Annoncer! Que n'est-ce ton dernier jour!... (Annonçant.) M. le marquis de Panillac!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BASSEGOULAINÉ.

QUARTETTO.

BASSEGOULAINÉ.

Salut à monsieur le marquis!  
C'est un des beaux jours de ma vie,  
Le jour où Votre Seigneurie  
Daigne venir en mon logis.

BLONDEL.

Eh! bonjour, monsieur le marquis!  
Salut à Votre Seigneurie.  
Ne vous pressez pas, je vous prie;  
D'un si grand honneur je rougis.

BLANCHE.

Eh! bonjour, monsieur le marquis!  
C'est un beau jour dans notre vie,  
Le jour où Votre Seigneurie  
Daigne venir en ce logis.

PANILLAC.

Ah! bonjour, monsieur le marquis!  
Je promets à Ta Seigneurie,  
Que de cette bouffonnerie,  
Tu païras largement le prix.

BLONDEL.

Marquis, votre bonté me touche.

BASSEGOULAINÉ.

Je vous rends ce que je vous dois.

BLONDEL.

Croyez-en mon cœur et ma bouche.

BASSEGOULAINÉ.

Vous descendez de ducs et rois?

BLONDEL.

Il est vrai que les Panillac  
Descendent des marquis de Crac.  
Mais des faits des Bassegoulainé,  
Chaque page en l'histoire est pleine.

BASSEGOULAINÉ.

C'est trop, vraiment! Voici ma nièce.

BLONDEL.

Un air, un maintien de duchesse!

PANILLAC, assis dans un fauteuil, et à part.

Je me demande en ce moment  
Si, par le fer ou par la flamme,  
Je trancherai l'affreuse trame  
Qu'a tissée un rustre insolent!

BLANCHE.

Par la longueur de la route,  
Vous êtes fatigué sans doute?

BASSEGOULAINE.

Voulez-vous un mol édreton?..

BLONDEL.

Non, Monsieur, vous êtes trop bon ;  
Merci pour ce charmant accueil ;  
Il me suffira d'un fauteuil !

BASSEGOULAINE, le voyant.

Eh quoi ! ce valet sans façon  
Vient s'emparer de votre place ?

BLANCHE.

C'est par trop fort !

BLONDEL, le faisant lever.

C'est trop d'audace !

PANILLAC, furieux.

Je me demande en ce moment, etc.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

PANILLAC, à part.

Si jamais ils se doutaient que sous l'habit de domestique...

BASSEGOULAINE, le regardant.

Je ne suis pas fâché d'avoir fait payer son insolence à ce maraud... (A Blondel.) Il y a longtemps que vous avez ce domestique, marquis ?

BLONDEL.

Il m'a vu naître ; aussi il oublie parfois le respect qu'on doit à son maître. Mais c'est un si vieux serviteur... on doit bien quelques égards à ces gens-là.

BASSEGOULAINE.

Certainement, monsieur le marquis, et moi-même, c'est ainsi que j'agis avec Jean!... Eh ! tenez, justement j'ai eu la faiblesse de lui permettre de sortir ce soir.

PANILLAC.

Jean!... Celui-là... si je le tiens jamais...

BASSEGOULAINE.

En sorte que le service en souffrirait un peu, si...

BLONDEL.

N'est-ce que cela?.. Mais voici François... Arrive ici, François !

PANILLAC.

Voilà, monsieur le marquis... (Il lui montre le poing ; regardant Bassegoulaine.) C'est singulier... cet œil...

BLONDEL.

Disposez de lui comme s'il vous appartenait.

BASSEGOULAINE.

Très-volontiers... François!...

PANILLAC.

Ce nez... c'est lui, j'en suis certain... (A part, menaçant.) Si je pouvais...

BASSEGOULAINE, d'une voix douce.

Mon ami François... voici l'heure du souper... Apportez la table qui est dans la pièce à côté.

PANILLAC, indigné.

Apporter la table!...

BASSEGOULAINE.

Et mettez le couvert.

BLANCHE.

Et mettez le couvert.

PANILLAC.

Dissimulons... dissimulons toujours... (Passant devant Bassegoulaine.) Cela ne peut pas durer. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins PANILLAC.

BASSEGOULAINE.

Décidément votre valet est familier.

BLONDEL.

Si vous l'exigez, je le chasserai à l'instant.

BASSEGOULAINE.

Le chasser... à l'instant?... Oh! non... Je ne dis pas, quand vous serez rentré chez vous... vous pourrez...

BLANCHE.

Oh! mon oncle... ce pauvre homme, parce qu'il a querellé Jean... Mais Jean est un valet détestable... il est laid, bourru!

BASSEGOULAINE.

Permettez, ma nièce...

BLANCHE.

Et je ne sais pas comment vous avez pu vivre si longtemps ensemble!

BASSEGOULAINE, à part.

C'est bien simple, pourtant... (Haut.) J'ai si bon caractère! Mais voici la table, et je me sens un appétit...

BLONDEL.

Je suis tout prêt à faire honneur au souper.

BLANCHE, à part.

Comment sortirons-nous de là?

BASSEGOULAINE.

Vous voyez, ma nièce... c'est le marquis de Panillac.. Comment le trouvez-vous?...

BLANCHE, timidement.

Mais, très-bien, mon oncle...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PANILLAC, qui a apporté la table.

PANILLAC, rangeant sur la table.

Elle ose le trouver bien !

BASSEGOULAINE.

Que dites-vous, mon ami ?

PANILLAC.

Je dis que vous êtes servis !

BASSEGOULAINE.

Monsieur le marquis de Panillac, daignez, je vous prie, accepter la place d'honneur.

PANILLAC, à part.

La place d'honneur, à lui !

BLONDEL, prenant place.

Puisque vous l'exigez...

BLANCHE, à part.

Et il a le courage de souper !

BLONDEL, mangeant.

L'excellent repas!.. François! du pain!

PANILLAC, lui donnant un pain entier.

Voilà!..

BASSEGOULAINE, à Panillac.

Mon ami, versez donc à boire à votre maître! (Goûtant.) Eh! mais... ne buvez pas... c'est le vin de mes gens! (À Panillac.) Mon ami, vous venez de la cave, n'est-ce pas?

PANILLAC.

Oui, eh bien ?

BASSEGOULAINE.

Vous allez y retourner...

PANILLAC, à part.

Les laisser seuls... (Haut.) Jamais!..

BLONDEL.

Qu'est-ce à dire?.. Avez-vous oublié, François?..

BASSEGOULAINE.

Voici le panier!

PANILLAC, à part.

Le panier !

BLANCHE, à Blondel.

Mais qu'a donc ce domestique?..

BLONDEL, bas à Blanche.

Chut!.. c'est le marquis de Panillac...

PANILLAC, regardant le ciel.

Si jamais on m'avait dit...

BASSEGOULAINE.

La cave n'est pas là-haut, mon ami... c'est ici... en bas !

PANILLAC, sortant.  
Suis-je assez descendu, aujourd'hui!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins PANILLAC.

BASSEGOULAINÉ, à part.  
Il s'agit maintenant d'aborder la grande question. Soyons très-habile! (Haut.) Pour rendre plus complète cette fête de famille, ne pourriez-vous pas, ma chère nièce, nous chanter quelque chose!

BLONDEL.  
Mademoiselle est musicienne?..

BASSEGOULAINÉ.  
Mais certainement!.. elle a reçu les leçons du grand Blondel!

BLONDEL.  
Vraiment!.. du grand Blondel!

BASSEGOULAINÉ.  
Certainement!.. Vous remarquerez, de plus, qu'elle ne se fait jamais prier... Tenez... chantez, ma nièce!

BLANCHE.  
Oui, mon oncle!

## COUPLETS.

## I.

Il était une fois,  
En ce pays, je crois,  
D'autres disent à Rome,  
Un charmant gentilhomme.  
Il avait le cœur grand,  
Mais il manquait d'argent,  
Et c'est un point fort important!  
Hélas! pour son malheur,  
Un jour passait une marquise;  
Il la voit, l'amour vise  
Et lui perce le cœur!  
Comment se faire aimer?  
Comment pouvoir charmer?  
Il maudit dans son âme  
Sa misère et sa flamme!  
Allons, bel amoureux,  
Soyez ingénieux!  
Que ne saurait-on faire avec un peu d'adresse?  
Un seul mot de tendresse  
Vaut bien plus encor  
Qu'un beau trésor!

## II.

Le pauvre séducteur,  
 D'un riche et grand seigneur  
 Se donne l'apparence,  
 Et, bouffi d'insolence,  
 Vers sa belle un matin  
 Il se met en chemin,  
 Se promettant d'avance  
 Et son cœur et sa main.  
 — Voyez en moi Crésus,

Dit-il à la belle surprise;  
 Ma main vous est acquise  
 Pleine de bons écus!  
 J'ai plus de cent valets!  
 — Financier gardez-les!  
 — Je vous trompais, Madame,  
 Et n'ai que l'amour de mon âme.

Allons, bel amoureux,  
 Puisque vous parlez mieux,  
 Sachez qu'à votre sort mon amour s'intéresse,  
 Et qu'un mot de tendresse  
 Sait mieux plaire encor  
 Qu'un beau trésor!

BASSEGOULAIN, avec abandon.

Tenez, Panillac, je suis bien heureux d'avoir fait votre connaissance.

BLONDEL.

Pas tant que moi, marquis, je vous en réponds. Mais le point important, c'est que mademoiselle votre nièce veuille bien penser comme vous.

BASSEGOULAIN.

Prononcez-vous, ma nièce : une Bassegoulaine doit avoir des opinions arrêtées...

BLANCHE, baissant les yeux.

Moi, je ne pense rien... mon oncle!..

BLONDEL.

Je suis bien heureux, marquis, bien heureux... Mais pourtant, au fond de tout cela, une chose m'attriste.

BASSEGOULAIN.

Et laquelle ?

BLONDEL.

La dot importante que vous donnez à votre nièce ; peut-être croira-t-on... le monde est si méchant, que c'est par calcul que...

BASSEGOULAIN.

Oh! jamais... pour cela, je vous assure que c'est impossible!

BLONDEL.

Vous devriez bien me rendre un grand service.

BASSEGOULAINÉ.

Lequel ?

BLONDEL.

Qu'il ne soit pas question d'argent entre nous, et dot, par exemple.

BASSEGOULAINÉ.

Eh bien, marquis... vrai Dieu!.. je comprends votre délicatesse... j'eusse fait comme vous... vous avez toutes les noblesses, celle du cœur et celle du nom...

BLONDEL.

Celle du cœur... je le veux bien !

BASSEGOULAINÉ.

C'est la première !

BLANCHE.

Oh ! oui, mon oncle.

BLONDEL.

Et si je n'étais ni marquis, ni riche ?..

BASSEGOULAINÉ.

Je vous dirais néanmoins : Monsieur le marquis, épousez ma nièce.

BLONDEL.

Ah ! Monsieur, vraiment vous me faites bien heureux !

BLANCHE.

Quel bonheur !

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, PANILLAC.

BLONDEL.

Ainsi, j'épouse mademoiselle Blanche ?

PANILLAC, tenant une chandelle et un panier de bouteilles.

Épouser mademoiselle Blanche ! ma fiancée !

BLONDEL.

Apprenez donc, monsieur le marquis... que je ne suis ni riche ni noble, (Retirant son habit.) et que j'accepte la main que vous m'offrez avec tant de délicatesse.

BASSEGOULAINÉ.

Vous n'êtes ni riche ni noble !.. Eh ! mais, je vous recon- nais ; vous êtes Blondel, le petit maître à chanter !

BLONDEL.

Monsieur le marquis !

BLANCHE.

Mon oncle, ne le chassez pas !

BASSEGOULAINÉ.

Loin de là ! (A Blondel.) Vous allez sortir tout de suite ! C'est par trop fort, aussi... Mais M. de Panillac, le seul Panillac du monde, où est-il ?



PANILLAC, se cachant derrière un fauteuil.  
 Qu'il ne dise rien, mon Dieu !

BLONDEL, le montrant.

Le voici !

BLANCHE, riant.

Comment, c'est monsieur le marquis ?

PANILLAC.

Eh bien, oui, c'est moi... Mais cela crie vengeance ! (Le jour baisse.)

FINALE.

ENSEMBLE.

BLANCHE.

O moment redoutable !  
 Voilà mon oncle furieux.  
 Ils voudront tous les deux  
 Punir une ruse coupable.

PANILLAC.

Ah ! c'est épouvantable !  
 Assez dans ce jour odieux !  
 Chacun, à qui mieux mieux,  
 Défia mon bras redoutable.  
 Tremblez, Messieurs, car l'offense est mortelle,  
 Et touche à mon honneur !

BLONDEL.

O moment redoutable !  
 Voilà le marquis furieux.  
 Ils voudront tous les deux  
 Punir une ruse coupable.

BASSEGOULAIN.

Ah ! c'est épouvantable,  
 Ce que j'ai là devant mes yeux !  
 Chacun, à qui mieux mieux,  
 Veut me jouer un tour pendable !  
 Tremblez, Messieurs, car l'offense est mortelle,  
 Et touche à mon honneur.

BLONDEL.

O sort fâcheux !  
 Une peine mortelle  
 Brise mon pauvre cœur !  
 Car le destin rebelle  
 Renverse mon bonheur.

BLANCHE.

O sort fâcheux !  
 Une peine mortelle  
 Brise mon pauvre cœur !  
 Car le destin rebelle  
 Renverse mon bonheur.

BASSEGOULAIN.

Maintenant, monsieur le chanteur,

Voici ma porte,  
 Il faut qu'on sorte!  
 Quant à vous, marquis imposteur,  
 Qui jouez si bien votre rôle,  
 Pensez à cette noble épaule...

PANILLAC.

Ce domestique, c'était lui!  
 C'est clair, il est dans l'indigence,  
 Et recherchait mon alliance  
 Pour mes écus.

BASSEGOULAINÉ.

Bon, je me suis trahi!

(Haut.)

Prendre l'habit d'un serviteur  
 Pour faire croire à sa richesse,  
 Et toucher la dot de ma nièce,  
 C'est forfaire à l'honneur!

PANILLAC.

Vous me rendrez raison!

BASSEGOULAINÉ.

Oui, j'en jure par mon blason!

BLANCHE, à part.

Mon Blondel, hélas! va me fuir!  
 En ces lieux je reste isolée;  
 Mon âme est désolée  
 Et d'effroi je me sens mourir!

BASSEGOULAINÉ, à Panillac, qui a décroché une épée.

Oui, je veux vengeance  
 De son insolence,  
 Et j'aurai raison  
 D'un pareil affront!

BLANCHE ET BLONDEL.

Terrible occurrence!  
 Je frémis d'avance :  
 Chacun veut raison  
 D'un pareil affront!

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE.

O moment redoutable, etc.

BASSEGOULAINÉ.

Allons, marquis, allons, en garde!

PANILLAC, à part.

Que devenir, on nous regarde!

BASSEGOULAINÉ.

Je tremble de haine

BLONDEL.

Et de peur.

BLANCHE.

Mon Dieu, je frémis de terreurl

PANILLAC, à part.  
Je crois qu'il hésite.

BASSEGOULAINE, à part.  
Il me semble,  
Que, comme le mien, son cœur tremble.

BLANCHE.  
Ah! Messieurs, je vous en supplie,  
Cessez ce combat.

BASSEGOULAINE, à Panillac, hésitant.  
On nous prie  
De cesser.

PANILLAC.  
Hein? Jamais!..  
BASSEGOULAINE.

Morbleu! c'est ce que je disais!  
(A part.)  
Est-ce bien ce que je disais?

PANILLAC.  
Je suis trop vif.  
BLONDEL, à part et comme frappé d'une idée.)  
Ah! si j'osais!

Osons toujours...

(Bas, à Panillac.)  
Marquis, je déteste sa race!  
S'il me hait, je le lui rends bien.  
Laissez-moi prendre votre place;  
Sa vue est faible et la nuit vient,  
Il ne s'apercevra de rien.

PANILLAC.  
Jamais, je n'y puis consentir...  
Mais, bah! pour vous faire plaisir,  
Mon ami, prenez cette épée,  
Elle est très-fine et bien trempée.

(A part.)  
Il est charmant!

BLONDEL.  
Bon; tout marche à ravir.

(Parlé.) Voyons l'autre...

(Bas, à Bassegoulaine.)  
Marquis, je déteste sa race!  
S'il me hait, je le lui rends bien.  
Laissez-moi prendre votre place;  
Sa vue est faible et la nuit vient,  
Il ne s'apercevra de rien.

BASSEGOULAINE.  
(Parlé.) Jamais!  
(Il donne vivement son épée à Blondel.)

BLONDEL, à Bassegoulaine. — Parlé.

Vous, dans ce cabinet! (Bassegoulaine et Panillae entrent, l'un à droite, l'autre à gauche.)

## SCÈNE XIII.

BLONDEL, BLANCHE.

BLONDEL.

Prenez ce fer.

BLANCHE, prenant l'épée.

Y songez-vous?

BLONDEL.

Qu'un horrible bruit de ferraille

Annonce la bataille

Qui se livre entre nous.

(Ils ferrailent.)

BLONDEL, laissant tomber son épée.

Je pense, je pense

Au bonheur qui m'attend :

Tout me promet d'avance

Le sort le plus charmant.

BLANCHE.

Que, loin des orages,

Nos pures amours,

Sous de doux ombrages,

N'aient que de beaux jours!

BLONDEL.

Dans notre ménage,

Que Dieu bénira,

Une longue année

Pour nous passera

Comme une journée.

BLANCHE, reprenant son épée.

Frappez donc, frappons plus fort,

Battons-nous, mais, restons d'accord.

(Ils ferrailent.)

BLONDEL, laissant retomber son épée.

Je pense, je pense

Au bonheur qui m'attend :

Tout me promet d'avance

Le sort le plus charmant.

BLONDEL ET BLANCHE.

O nuit mystérieuse,

Délicieuse,

Pour les amours

Dure toujours!

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PANILLAC, puis BASSEGOULAINE.

PANILLAC, entr'ouvrant la porte.

C'est fini... je n'entends plus rien!

(Il entre.)

BASSEGOULAINE, entrant avec un flambeau allumé.

Tous deux sont morts, je le crois bien.

BASSEGOULAINE ET PANILLAC.

Ils sont morts!

Ils sont morts!

(Musique à l'orchestre.)

BASSEGOULAINE ET PANILLAC, cherchant à s'éloigner, se rencontrent et reculent stupéfaits, en disant :

Ah çà! mais vous n'êtes pas mort!

BLANCHE.

Personne n'est mort ici. (A part.) Au contraire.

BASSEGOULAINE.

Marquis...

PANILLAC.

Marquis, nous sommes joués!

BASSEGOULAINE.

Perdus de réputation, car on saura tout.

PANILLAC.

Ce n'est pas moi qui le dirai.

BASSEGOULAINE.

Ni moi!

BLANCHE.

Ni votre nièce.

BLONDEL, avec intention.

Ni votre futur neveu.

BASSEGOULAINE.

Vous! mon futur neveu!.. à moi, le premier gentilhomme de la Gascogne!

BLONDEL.

Mais je suis maître de chapelle de la reine.

BASSEGOULAINE.

De la reine! vraiment? Mais alors vous êtes presque riche?

BLANCHE.

Tout à fait, mon oncle.

BASSEGOULAINE, majestueusement.

Il est doux de céder!

PANILLAC.

Il n'est pas noble j'imagine ?

BLONDEL, se redressant.

On n'est pas le premier venu,

Blondel eut un aïeul connu,

Musicien en Palestine.

BASSEGOULAINÉ, regardant Panillac d'un air demi-menaçant.

Peut-être je devrais...

PANILLAC, s'avance de même vers Bassegoulainé.

Silence!

BASSEGOULAINÉ.

Je me tais.

ENSEMBLE.

Il faut, c'est plus sage,

Ainsi réunis,

Oublier l'orage,

Rester bons amis.

FIN.